

PRIX DE L'HONORABLE M. MERCIER

ARTICLE COURONNÉ

A MADAME MERCIER

MADAME. — Digne épouse de l'un des plus remarquables Canadiens de notre époque, permettez-moi de vous offrir cette petite maquette sans prétention, que j'ai cherché à mouler sur les traits de la femme canadienne telle que j'aime à me la représenter dans ma mère, dans ma sœur, dans mon épouse, dans ma fille.

Agréez, madame, l'expression de mon profond respect.

ULRIC BARTHE.

Québec, 16 juin 1888.

LA FEMME CANADIENNE



ÉRODOTE, l'un des premiers écrivains du monde, raconte que Psammitichus, roi d'Égypte, imagina un moyen très ingénieux de mettre fin à une vieille controverse entre ses sujets et les Phrygiens qui, les uns et les autres, se disputaient l'honneur d'avoir été les premiers habitants de la terre. Il fit ensemer deux enfants nouveau-nés séparément dans des huttes isolées, sous la garde d'un père qui avait défense absolue de jamais prononcer une parole devant eux, et qui devait seulement leur porter tous les jours un peu de nourriture et rapporter fidèlement au roi les premiers monosyllabes qui tomberaient de leurs lèvres.

Ce régime avait duré deux années, lorsqu'un jour le père, en faisant sa visite aux deux petits captifs, fut tout étonné d'entendre l'un et l'autre articuler d'une voix plaintive les mêmes syllabes: *Békos*. Le roi, instruit de l'incident, fit rechercher par ses savants l'étymologie de ce mot inconnu aux Égyptiens, et l'on ne tarda pas à découvrir que, dans l'idiôme populaire des Phrygiens, *békos* signifiait du pain. C'est ainsi que deux naïfs béés, au sortir du berceau, réo- lurent à leur insu un problème sur lequel s'étaient cassées jusque là les plus fortes têtes du temps.

La morale de cette légende, c'est que la nature, laissée à elle-même, tranche bien des nœuds gordiens en apparence inextricables. Nous en avons un exemple sous les yeux. Nos hommes d'État travaillent depuis longtemps à la création d'une nationalité artificielle au Canada. Voilà plus de deux siècles que deux grandes races rivales apportent sur notre coin d'Amérique leurs traits distinctifs, leurs mœurs, leurs traditions, leurs aptitudes, leurs cultes divers, et ce long frictionnement n'a cependant pas encore achevé d'user les angles et les anfractuosités. L'engrenage est toujours imparfait; à chaque tour de roue se produisent des grincements et des entrecroisements qui menacent de détraquer la machine entière. Entre nous, on connaît bien la véritable raison de cet insuccès: l'indépendance politique seule aurait pu former ici un peuple distinct, comme nos grands voisins de la République Américaine, mais il paraît que l'indépendance est du fruit défendu auquel nous ne devons pas même songer.

Or, que voit-on? Ces mêmes hommes qui, à les entendre, sont les protagonistes de la fusion nationale, passent leur temps à se provoquer mutuellement sur la place publique où les appellent leurs devoirs d'état. On les retrouve à certains jours de l'année formant des groupes à part et des processions qu'une double haie de spectateurs regarde curieusement défiler, promenant des symboles assurément respectables, mais exotiques; tantôt c'est la cocarde tricolore, tantôt la harpe et le trèfle vert, d'autres fois le chardon d'Écosse ou le bouton de rose anglais; chaque groupe a son saint à lui tout seul et n'en démontre pas, les Anglais ont saint Georges à cheval, ces pauvres Irlandais saint Patrice mitré mais à pied, les Écossais saint André. On dirait des exilés regrettant la patrie absente. Je ne déplore pas, je constate. Seuls, les Franco-Canadiens semblent en avoir bravement pris leur parti; ils marchent en avant de tous dans la création du nationalisme canadien, ils ont adopté des emblèmes indigènes, la feuille d'érable, le castor. L'Anglais vient faire fortune ici, puis retourne dans son pays; l'Écossais taciturne semble ab-

sorbé par le souvenir de ses montagnes et de ses grands lacs; l'Irlandais dépose ses économies libas, à la banque du *Home Rule*; seul, le Franco-Canadien, tout en conservant un autel au fond de son cœur pour le culte de sa mère-patrie, a rompu tous les vieux liens de famille et ne parle jamais de retourner en France. Il est entre tous le précurseur de la nationalité canadienne.

Mais il y en a un autre encore plus puissant que lui. Dans notre fourmillement cosmopolite, il est un élément qui travaille plus efficacement, à son insu peut-être comme les deux béés égyptiens, à la solution du problème. C'est la femme, reléguée sous le toit domestique, d'où elle ne sort qu'à de certaines heures et par exception. Sa mission la retient au logis pendant que le travail appelle l'homme au dehors. La communauté de langue et de religion n'existant pas ici, le seul sentiment qui puisse nous réunir tous, c'est l'amour de notre commune patrie, et la patrie commença au foyer, royaume de la femme. Elle y reste seule avec ses enfants, copie d'elle-même; c'est elle qui fait la première éducation — la plus durable — des nouvelles générations. Tout entière à ses nobles devoirs d'épouse et de mère, elle subit de plus près que l'homme l'influence assimilatrice de notre grande et vivifiante nature canadienne. Rien, autour d'elle, n'excite son âme aux ressentiments patriotiques; qu'elle porte un nom français ou anglais, son devoir est d'adapter les traditions ou les coutumes de sa race aux conditions climatiques de la latitude sous laquelle elle doit passer sa vie. Toutes ces industrieuses ménagères, quelle que soit leur origine, subissent de ces mêmes influences, partagent les mêmes soucis, les mêmes devoirs, éprouvent les mêmes besoins, achèvent la même marche, appréhendent les mêmes aliments, coustent de leurs mains les mêmes vêtements appropriés au climat. Il y a parité de situation, et par suite unité de sentiment. Voilà pourquoi, lorsqu'il n'y a encore au Canada que des Français, des Anglais, des Irlandais, des Écossais, quelques Mennonites, voire même des Belges et des Allemands avec quelques Crofters en perspective, on peut déjà dire qu'il y a des Canadiennes.

En ramenant ainsi à un type unique nos mères, nos épouses et nos filles, j'entreprends la tâche de le définir, d'en faire l'analyse, d'en dessiner au moins les grandes lignes. La première chose qui me frappe, c'est que les conditions de l'existence ne sauraient être, dans un pays comme le nôtre où il y aurait place pour deux cents millions d'habitants et où il n'y en a que cinq millions, ce qu'elles sont dans les sociétés cinquante fois plus denses de l'Europe. La rigueur de nos saisons, les grandes distances à parcourir, les longues et cruelles séparations, la dispersion des familles, la nécessité d'improviser sans cesse, de se créer des moyens de subsistance, l'isolement par petits groupes, tout cela doit exercer une influence particulière sur les caractères, cultiver et mûrir précocement les facultés du cœur et de l'esprit: la première conséquence d'une pareille situation doit être de développer un esprit de sacrifice et d'ingéniosité dont les Européens, vivant à l'étroit, ne peuvent se faire une idée juste à moins de goûter par eux-mêmes à notre rude existence. Si cette épreuve est décisive pour l'homme, combien l'est-elle pour la femme, cet être délicat et frêle? Aussi la Canadienne se distingue-t-elle entre toutes les femmes par deux qualités maîtresses: le dévouement et l'industrie, qu'elle possède avec une égale intensité, à la dernière puissance. Si la vertu recevait sa récompense sur cette terre, les prix Montyon et les rosiers seraient chez nous un article fort ordinaire et non l'exception comme ailleurs.

Il y a de la sœur de charité chez toutes nos femmes. Toutes les vocations de l'existence sont pour elles autant d'apostolats auxquels elles se dévouent avec une abnégation surhumaine. Les grandes fortunes étant rarissimes chez nous, il faut bien que ces pauvres enfants envisagent la vie dans toute sa prosaïque réalité et engagent bravement la lutte à leur corps défendant. La jeunesse, pour elles, ne dépasse guère la vingtième année, et les riantes illusions de cet âge se défont vite au contact de nos hivers. La gracieuse et rougissante jeune fille passe sans transition au rôle d'épouse et de mère, et son dévoue-

ment la brise vite s'il ne la tue pas du coup. Et ne lui parlez pas du divorce, qui ne saurait entrer dans nos mœurs: la preuve, c'est que, bien que la majorité soit protestante au Canada et que le divorce soit légalisé, il s'en présente à peine deux ou trois cas sérieux par année en moyenne, ce qui n'est pas à comparer avec la statistique des coups de canif des pays protestants en général.

De quel sentiment d'inexprimable pitié ne vous sentez-vous pas envahi à la vue de tout être qui souffre sans espoir, de la victime marquée du sceau fatal de la destruction, que ce soit une jeune fille phthisique que chaque jour éloigne de la vie, un soldat qui marche au feu, ou même un criminel qu'on traîne à l'échafaud! La vie de la femme est pleine de ces moments d'angoisse suprême. Pour donner la vie, elle brave la mort avec autant d'intrépidité que le plus courageux des hommes, et je n'avance rien de trop en disant que sous ce rapport la Canadienne a des états de service exceptionnels qui lui mériteraient d'être citée à l'ordre du jour plus souvent que le commun des mortelles.

Non, il n'y a pas de mots dans la langue pour rendre fidèlement la qualité maîtresse et distinctive de la femme canadienne, esclave du devoir jusqu'à l'héroïsme.

J'ai connu une jeune fille frêle, une belle blonde, élégante, faite pour la vie facile des villes; courtisée par un joli garçon sans ressources, elle l'épouse et bientôt, en vertu de la règle inflexible: qui prend mari prend pays, compliquée du *primo vivere*, il faut aller s'enfoncer dans la forêt; elle obéit sans murmurer, dissimulant sous un sourire héroïque ses angoisses intérieures, et aujourd'hui, — après quelques années de séparation, — qui reconnaîtrait dans la femme fortifiée, mûrie, mais brisée par les privations, les ennuis et le travail, habitant une modeste cabane dans les prairies du Nord-Ouest, la brillante mondaine de jadis? Voilà une brave petite Canadienne, et c'est un cas tout ordinaire.

J'ai connu une femme, mariée à un malheureux ivrogne qu'on lui rapportait périodiquement chaque semaine détraqué ment couché au fond d'une charrette, dans l'état le plus hideux. Ce que cette femme dut souffrir, Dieu seul le sait, car jamais personne ne surprit un murmure ni une plainte sur ses lèvres. Ses forces se décuplaient alors, elle prenait tendrement dans ses bras son ignoble mari et le portait dans son lit par une porte dérobée pour épargner une douleur et un scandale à ses enfants, elle passait des nuits à son chevet, le reconfortait à force de soins et de tendresse, et se sentait toute fière de paraître à son bras quand il pouvait se tenir debout. Jamais, du vivant de cette femme, on ne connut son martyre, et cependant, elle est morte d'une maladie du cœur, c'est-à-dire de peine. C'était encore une Canadienne.

La Canadienne est de ces natures fortes qui restent fièles jusqu'à la mort et dont l'adversité retrempe le cœur, de celles dont le noble exemple est le plus beau plaidoyer en faveur de la vertu de la femme, capital malheureusement fort déprécié de nos jours; pour elle, l'amour est moins une passion qu'un devoir sublime et fatal. Celui auquel elle a lié sa vie fut-il le plus grand criminel, elle ne cessera pas de l'aimer, ne reculera pas devant l'implacable solidarité qui, en vivant parfois le sort de l'innocent à celui du coupable, fait double victime; elle voudra partager le déshonneur, la peine de son compagnon, fera agenouiller ses enfants et priera pendant le procès, et ira, voilée de noir, se prosterner dans quelque sanctuaire écarté pour répandre son âme avec ses larmes aux pieds du Christ et de la Mère des douleurs, pendant qu'on traînera son époux au pénitencier ou à l'échafaud.

Cette pauvre femme, l'épouse d'un voleur, qui l'autre jour allait à la prison porter à son mari des outils ingénieusement dissimulés au fond d'un panier de friandises, et qui éclatait en sanglots déchirants lorsque le geôlier découvrit sa généreuse supercherie, c'était encore une Canadienne.

Mais ce serait calomnier nos charmantes compatriotes que de les représenter exclusivement comme des souffre-douleurs. Elles ne sont pas plus sentimentales qu'il ne faut; leur intelligence